CANADIENS.

LE moment est enfin arrivé où vous allez montrer si vous méritez le bonheur dont vous avez joui depuis plus de cinquante années. Votre situation heureuse, votre prospérité, la beauté de votre pays, et vos terres fertiles ont été depuis douze ans des objets d'envie et de jalousie pour la Canaille qui se trouve chez nos voisins les Américains. Souvent ils ont offert de venir vous conquerir à leur frais, pourvu que leur gouvernement leur en donnât la permission en leur accordant votre dépouille—(ces gens vous regardent comme un peuple de lâches, d'idolâtres et de sauvages qui n'aurez pas le courage de défendre un si beau pays, et par conséquent ne méritez pas de l'habiter :) le moment est dont arrivé, CANADIENS, que cette horde de brigands, composée de la dernière crasse du peuple de l'Amérique, de voleurs, d'ivrognes, de liber-

tins, de paresseux, et de scélérats de toute espèce, le moment dit-je est arrivé où cette masse de vagabonds a obtenu cette permission tant désirée de venir s'enrichir à vos dépends. Quelle cause leur avons-nous donnée pour nous déclarer la guerre? La cause que le loup a pour dévorer le mouton, sa faim et sa commodité— la cause que le voleur a pour vous ôter votre argent, le pistolet à la main—c'est qu'il en a besoin.

Ces ingrats n'ont-ils pas toujours été traités parmi nous avec la plus grande hospitalité? N'avons-nous pas partagé avec eux tous les avantages de notre pays? N'ont-ils pas été protégés en quelque façon au-delà de nos propres citoyens? Vous le savez, Canadiens, de quel retour ils vous ont toujours payé, en vous obligeant de sortir de vos grands chemins et de leur livrer comme s'ils fussent vos seigneurs, en vous passant sur le corps dans vos propres marchés, sans daigner vous dire de vous ranger en vous méprisant plus que des animaux. N'ont-ils pas empêché les charetiers Canadiens de gagner leur vie, même en dépit de nos loix et de nos magistrats?

Vous êtes témoins, mes amis, de toutes ces indignités commises par eux sur les Canadiens dans votre propre pays; et combien d'autres outrages à votre égard? N'est-ce pas un échantillon suffisant du mépris qu'ils vous portent. Examinez leur probité, leur en avez-vous jamais trouvé dans toutes les affaires qu'ils ont eues avec vous? N'ont-ils pas cherché à vous subtiliser, à vous tricher, à vous voler? Ne sont-ils pas fourbes au point que vous les avez mis en proverbe, quant vous dites, "C'est un tour de Bostonois ou d'Américain?" N'entendez-vous pas dire, c'est un tour de coquin? Eh bien, mes amis! les plus méchants et les plus viles de ceux que vous avez connu sont des gens respectables, honnêtes et honorables, comparés à ceux qui se préparent à vous conquerir, et à partager votre pays.

Jugez, mes chers compatriotes, s'il seroit prudent de confier entre les mains et à la discrétion de pareils messieurs, ou plutôt bandits, votre honneur, votre pays, votre bonheur, vos biens, vos femmes, vos enfans et vous-mêmes, autant vaudroit confier vos moutons

aux loups—votre bourse au voleur de grand chemin, et vos personnes aux tigres des forêts.

Mes confrères, je vais vous mettre devant les yeux l'état le plus flatteur auquel vous vous trouveriez, si le malheur vouloit que votre pays fût conquis par ces misérables: premièrement, vous seriez privés de tout commerce, les vaisseaux de guerre Anglois bloqueroient l'embouchure de votre rivière; de là vous ne pourriez sortir aucun de vos produits, et vos denrées, à qui les vendriez-vous? à personne. Vous ne pourriez non plus recevoir aucuns des articles de luxe ou de nécessité auxquels vous avez été accoutumés, pas même de sel, cet article sans lequel vous ne pouvez subsister, cet article qui ne se produit et se fabrique que dans l'Angleterre et ses Isles. Vous tomberiez de suite dans la plus affreuse misère; alors pour accomplir votre extirpation et votre ruine, que feroient vos conquerants? Toujours prétendant être justes, ils vous diroient, CANADIENS, Nous allons vous traiter en frères. Nos frères en Amerique payent des taxes sur leurs terres

pour le support du gouvernement général, il est juste que vous en payiez aussi—il est aussi juste, mes amis, que puisque nous avons fait les frais de venir vous conquerir, vous payiez les frais que nous avons faits, et ceux que nous ferons pour vous garder. Voilà qui est bien juste, et dont vous ne pouvez pas vous plaindre ; mais si vous ne pouvez pas payer faute de vendre vos denrées, ou d'en avoir assez à vendre, nous allons vendre vos terres ; il faut que les frais du gouvernement se payent sans miséricorde : voilà qui est encore juste. Cela se fait dans notre propre pays, et vous misérables que vous êtes, vous diroient-ils, devez-vous prétendre à être mieux traités que nous le sommes nous-mêmes. Tout cela paroitroit juste suivant eux et aux yeux du monde ; mais vous, mes amis, écrasés d'impôts, de taxes et de contributions et privés de tous les moyens de subsister ou de payer ces tyrans insatiables, tourmentés, accablés et persécutés, la rage et le désespoir s'empareroit de vous, et vous vous soulevriez par petits pelotons, c'est-à-dire cinq ou six cent à la fois, ce sera ce qu'ils demanderont. Vous seriez alors enveloppés, une

partie pendue, et le reste dispersé en Amérique. Vos terres confisquées au gouvernement Américain, seront données aux soldats en récompense, et si vous ne vous soulevez point assez vite, ils auront soin de vous aiguilloner à un point que vous ne pourrez faire autrement que de perdre patience, et par ce moyen ils vous chasseront de votre pays, et le tout avec l'apparence de la meilleure justice du monde, vous faisant passer pour des mutins et des rebelles. Voilà, mes amis, le danger qui vous menace et sans la plus grande exertion, vous ne pouvez point l'éviter.

Ah! CANADIENS, souffrirez vous tant d'indignités sans vouloir vous aider, le sang de vos pères est-il éteint dans vos veines? Vous souffrirez vous disperser comme les Juifs? Préférerez vous être des vagabonds errants sur la terre, le mépris et la risée des Américains et de toutes les nations? O mes ancêtres! O anciens et braves CANADIENS! qui avez porté la terreur et la victoire dans le centre du pays de ces mêmes Américains qui prétendent envahir et s'emparer de l'héritage de vos enfans. Combien de fois les avez vous battus avec la

moitié de leur nombre ? témoin l'affaire de Carillon, l'affaire de La Belle Rivière. N'avez vous pas été sur le point de reprendre Québec le Printems de l'année mil sept cent soixante sur les meilleures troupes de l'Angleterre ? vous étiez des hommes alors ! mais vos enfans auroient-ils perdu tout sentiment de devoir, d'honneur, de religion, et d'intérêt ? dormiront-ils pendant que l'ennemi se prépare à démolir leurs temples, à violer leurs femmes et leurs filles à leurs yeux, et enfin à les chasser honteusement de leur pays ? Non, braves enfans de braves pères, je vous vois frémissant d'indignation préparer vos armes, je vous vois demander où est l'ennemi, je vous vois vous lancer sur ces monstres comme la lionne se lance sur le chasseur qui veut lui enlever ses petits. Oui, mes amis, il me semble de vous voir poursuivre ces téméraires comme les loups poursuivent les chevreuils, revenir couverts de lauriers, embrasser vos femmes et vos enfans, et par la leur prouver que vous êtes capables de les protéger au moment du danger, et donner une léçon sanglante à vos voisins, qui leur apprendra à respecter le nom d'un CANADIEN,

et que s'ils veulent des terres ils aillent en défricher dans leurs marais empestés de la Georgie et des Carolines. Que DIEU veuille, mes amis, que cette vision s'accomplisse ! mais pourquoi ne s'accompliroit-elle pas ? le sang de vos pères ne coule-t-il pas dans vos veines ? Non, mes compatriotes, je ne doute pas de votre courage, mais c'est votre manque de connoissance que je crains, votre ignorance dans ce moment de danger est plus à craindre que toutes les armées que peuvent amener contre vous vos ennemis, et si tant de malheurs vous arrivent, ça ne vous arrivera que par cette seule raison. Car comment pourroit-on supposer que si vous étiez convaincus de la vérité de ce que je viens de vous dire, pourroit-on croire que cent mille braves Canadiens que nous sommes dans ce pays avec l'assistance de toutes les troupes Angloises se laisseront prendre par quinze ou vingt mille Américains de la description que je viens de vous donner ? Qui croiroit, mes amis, qu'un Américain batteroit cinq CANADIENS ? Personne assurément, et cependant si vous ne voulez pas vous défendre ou que vous soyez divisés, il n'en faudroit

pas tant pour compléter votre perte. Mais, mes amis, si vous doutez d'aucune des conséquences que je viens de vous mettre devant les yeux, parlez à vos Curés ou à vos Magistrats ; ils sont gens instruits et ne peuvent avoir d'intérêt à vous tromper.—Mes amis, j'ai souvent entendu dire parmi vous : si les Anglois veulent nous garder, qu'ils nous défendent.— Oui, mes amis, les Anglois désirent vous garder et que vous continuiez à jouir du bonheur qu'ils vous ont procuré ; mais, qui a le plus d'intérêt dans cet affaire, ou eux de vous voir heureux, ou vous de l'être.—Comme si un enfant disoit : si mon père désire me voir riche et heureux, il faut qu'il me donne tout ce qu'il me faut pour l'être et qu'il défende mon bien lorsqu'il me l'aura donné. Cet enfant seroit-il raisonnable, s'il ne vouloit seulement pas aider à le défendre. Mais, mes amis, votre Père le bon Roi d'Angleterre, est prêt à vous aider de toutes ses forces, à vous conserver le bonheur qu'il vous a procuré. Mais si vous ne voulez pas vous aider vous-même, vous ne méritez pas le secours de personne, et vous verrez en peu de tems qui perdra plus, vous ou lui.

Il n'ai qu'un avis de plus à vous donner, c'est de vous méfier de vos ennemis en dedans et en dehors; il ne manqueront pas d'espions et de traitres pour semer parmi vous des papiers et des discours remplis de belles promesses; quelques fois il vous flatteront en vous assurant que les Américains ne nous feront point de mal; d'autres fois ils vous effrayeront en vous représentant leur grand nombre; mais, mes amis, ne vous laissez pas prendre par aucun de ces pièges, vous savez que pour prendre le poisson on se sert de toute sorte d'appas, mais on a toujours soin de cacher l'hameçon. Dèsque vous trouverez de ces teneurs de discours, ou promeneurs de papiers en faveur de vos ennemis, saisissez-les et les trainez devant le premier magistrat, ou devant la Police de votre ville, qui est pour veiller à votre sureté, et prenez pour une marque certaine que ceux qui parlent bien de vos ennemis et mal de votre gouvernement ou de la nation Angloise, sont des traitres, vendus à vos ennemis, pour paraliser vos forces et compléter votre ruine.

Canadiens, si vous négligez ou méprisez

les avis et les connoissances que je me suis efforcé de vous donner, le dommage en tombera sur vos propres têtes et sur celles de vos familles, pour moi, j'aurai au moins fait mon devoir, en vous montrant le danger qui vous menace et les moyens de l'éviter. Alors pourrez-vous dire, *meâ culpâ*, mais malheureusement peut-être trop tard.—Mais, j'espère au contraire que vous suivrez les conseils des gens de bien et de connoissances, et ne serez pas en arrière avec la ville; prenez exemple, mes frères, sur les CANADIENS de la ville, et soyez bien assurés que leurs intérêts sont liés avec les vôtres, comme les vôtres sont liés à leurs intérêts. A part de cela, mes amis, vous ne doutez pas que les connoissances sont dans la ville et que les gens de la ville n'agissent point comme des étourdis pour pleurer ensuite leur faute sous l'excuse de leur ignorance. Ceci, mes frères, est une chose de la plus grande conséquence et mérite vos réflexions les plus sérieuses. Votre sort est entre vos mains, choisissez de continuer d'être heureux, en défendant noblement votre religion, votre Roi, vos loix, votre patrie, votre honneur, vos fa-

milles et vos biens, ou soyez misérables en abandonnant lâchement toutes ces choses qui doivent être plus cheres à l'homme que la vie.

UN VRAI CANADIEN.

De l'Imprimerie de Brown, Montréal.